

## L'apprentissage du grec par Jérôme : quelques ajustements

Nous nous étions promis de revenir sur la définition des étapes par où a dû passer Jérôme, lorsqu'il apprit le grec<sup>1</sup>. Comme le Stridonien n'a point laissé à ce propos de détails explicites, force est de combiner les hypothèses à partir du plus grand nombre d'indices<sup>2</sup>. Une observation commune, au préalable : la « connaissance » d'une langue étrangère compte deux paliers : au sommet, la pratique courante (conversation à tous niveaux de langage), et, en bas, l'entendement dit passif (lecture ; traduction servile) : divers degrés – d'un décryptage aidé de lexique(s) à la lecture à livre ouvert ; ou des échanges verbaux « alimentaires » à la rhétorique – s'échelonnent de l'un à l'autre<sup>3</sup>. Quant à la connaissance du grec

---

1. Voir une analyse partielle de la *Vita Pauli* hiéronymienne – nos « Traces de biographies grecques ' païennes ' dans la *Vita Pauli* de Jérôme » dans *Cristianesimo Latino e cultura Greca sino al sec. IV. XXI* Incontro di Studiosi dell'Antichità Cristiana (Roma, 7-9 maggio 1992) = *Studia Ephemeridis « Augustiniana »*, 42, p. 209-234.

2. Les textes renfermant ceux-ci se retrouvent plus ou moins intégralement, et parfois *in extenso*, dans les biographies « classiques » de Jérôme, soit, pour mémoire : G. GRÜTZMACHER, *Hieronymus. Eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte*, I, Leipzig, 1901, p. 122-126 ; F. CAVALLERA, *Saint Jérôme. Sa vie et son œuvre*, I, Louvain-Paris, 1922, p. 7, n. 4 et passim ; J.N.D. KELLY, *Jérôme. His Life, Writings and Controversies*, Londres, 1975, p. 13 s. et passim. Voir aussi les synthèses récentes de : J. GRIBOMONT, *Girolamo*, dans la *Patrologia de l'Institutum patristicum augustinianum* (dir. A. DI BERARDINO), IV, Rome, 1978, p. 203-233 = *Jérôme*, dans *Initiation aux Pères de l'Église*, IV, Paris, 1986, p. 284-321 [trad. française, revue] ; P. NAUTIN, *Hieronymus*, dans la *Theologische Realenzyklopädie* [TRE], 15, 1986, p. 304-315 ; H. HAGENDAHL et J.H. WASZINK, *id.*, dans le *Reallexikon für Antike und Christentum* [RAC], Lief. 113, 1989, col. 117-139.

3. L'idéal du polyglotte reste d'avoir assez parfaitement assimilé langue maternelle et autres langues pour que ceux qui parlent l'une ou l'autre de celles-ci le prennent pour un des leurs. Selon une boutade rageuse de Jérôme, Rufin, pour le grec, y serait arrivé : voir HIER., *Adu. Rufin.*, 3, 6 (éd. P. LARDET, CCL 79, 1982) : *Hoc modo et tu bilinguis eris, quia tantam habes graeci latinique sermonis scientiam ut et Graeci te Latinum, et Latini Graecum putent*. Voir aussi ce que Jérôme – sereinement, cette fois – a écrit de Blésilla (*Epist.*, 39, 1, 2 ; éd. I. HILBERG, CSEL 54-55-56, 1910-1912-1918) : *si graece audisses loquentem, latine eam nescire iurasses ; si in romanum sonum lingua se uerterat, nihil omnino peregrinus sermo redolebat* (cité par F. CAVALLERA, *op. cit.*, p. 7, n. 4, pour la « raison spéciale » de cette connaissance).

par Jérôme, les « hiéronymisants » ont d'abord exploité, avec plus ou moins d'indulgence ou de réserves, le témoignage de Rufin, dans son *Apologia c. Hieronymum* (2, 9 ; éd. M. Simonetti, CCL 20, 1961) : *Ante enim quam conuerteretur, mecum pariter et litteras graecas, et linguam penitus ignorabat*<sup>4</sup>. Quelque excessive que paraisse cette affirmation (*penitus*), elle interdit – à notre avis – de transposer à Stridon l'expérience vécue à Thagaste par le petit Augustin<sup>5</sup> : jamais, d'ailleurs, Jérôme, si disert sur les auteurs du « programme » romain, n'a fait d'allusion nette à un quelconque apprentissage scolaire du grec, subi par lui-même<sup>6</sup>. Nous prenons donc, comme *terminus post quem* de « l'hellénisation » de

4. Voir entre autres : G. GRÜTZMACHER, *op. cit.*, I, p. 150 ; F. CAVALLERA, *op. cit.*, *ibid.* ; J.N.D. KELLY, *op. cit.*, p. 13, texte et n. 17 ; ou H. HAGENDAHL - J.H. WASZINK, *art. cit.*, col. 119. Voir aussi le gros article de G. BARDY, « La culture grecque de l'Occident chrétien au IV<sup>e</sup> siècle », *Rech. de sc. relig.*, 29, 1939, (p. 5-58), p. 32, texte et n. 6 [lire *Apol.*, II, 9], et P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore*, Paris, 1943<sup>1</sup>-1948<sup>2</sup>, consulté (à défaut de la 2<sup>e</sup> éd. en l. franç.) dans la trad. angl. de H.E. WEDECK, *Late Latin Writers and Their Greek Sources [LLW]*, Cambridge (Massa.), 1969, p. 49 s., texte et n. 6.

5. A contrecœur (selon les *Confessions*), le futur évêque d'Hippone avait dû, dès l'enfance (*puerulus*), s'initier à la langue et à la littérature grecques : voir AVG., *Conf.*, I, 20 (éd. L. VERHEIJEN, CCL 27, 1981) : *Quid autem erat causae cur graecas litteras oderam, quibus puerulus imbuebar, ne nunc quidem mihi satis exploratum est*, et 23 : *Cur ergo graecam etiam grammaticam oderam talia cantantem ?* A ce propos, H.I. MARROU, dans sa thèse *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1958<sup>4</sup> = 1938<sup>1</sup>, p. 27 s., constatait « la stabilité des traditions scolaires » (éducation romaine : en principe bilingue), d'où P. COURCELLE, *LLW*, p. 48, texte et n. 3 (renvoi à H.-I. Marrou). Plus exactement, l'hypothèse que Jérôme avait reçu une formation analogue à celle d'Augustin a été formulée par G. BARDY (*art. cit.*, p. 31 s.), lequel insistait cependant sur la relative superficialité de la culture hellénique de l'Africain ; J.N.D. KELLY (*op. cit.*, p. 8, texte et n. 36) exprime une inférence semblable.

6. La note occasionnelle de l'*In Hieremiam* (réf. de P. COURCELLE, *op. cit.*, p. 48, n. 4, et J.N.D. KELLY, *op. cit.*, p. 8, n. 35) évoque la méthode de l'enseignement de l'alphabet grec, pour expliquer le saut de *Babel* à *Sesach* en hébreu : voir HIER., *In Hierem.*, 5, 27, 2, ad 25, 26 c (éd. S. REITER, in CCL 74, 1960) : *Quomodo autem Babylon, quae hebraice dicitur « Babel », intellegatur « Sesach », non magnopere laborabit qui hebraeae linguae saltim paruam habuerit scientiam. Sicut apud nos graecum alphabetum usque ad nouissimam litteram per ordinem legitur – hoc est : « alpha, beta », et cetera, usque ad « o » – rursusque, propter memoriam paruulorum, solemus lectionis ordinem euertere et primis extrema miscere...* Au temps où s'est concrétisée la « séparation linguistique » (G. BARDY, *art. cit.*, p. 58) entre l'Orient et l'Occident, l'*apud nos* (« chez nous ») de Jérôme – lequel a rédigé à Bethléem son commentaire sur Jérémie – s'entendrait : « chez les Latins installés (comme nous) en une région où le grec domine », mis à part l'hébreu : on se souviendra précisément qu'au témoignage de Rufin (*Apol. c. Hier.*, 2, 11), Jérôme avait, à Bethléem, fait la classe à des *paruuli*, issus certainement de familles latinisées, puisqu'il leur expliquait Virgile, les comiques, les lyriques et les historiens romains ; sans doute les initiait-il aussi au grec (voir le *solemus*). D'autre part, l'occasion d'évoquer un apprentissage du grec dans le cadre « objectif » de la première éducation – non choisie – s'offrait à Jérôme dans sa réplique à Rufin : voir notamment HIER., *Adu. Rufin.*, 2, 29 : *et hebraeum sermonem ex parte didicimus, et in latino paene ab ipsis incunabulis inter grammaticos et rhetores et philosophos detriti sumus*.

Jérôme et Rufin, le départ de ces trente ans qui ont vu la conversion du Stridonien et l'éloignement de plus en plus dramatique des deux amis d'enfance<sup>7</sup>.

Il semble aujourd'hui admis que les progrès de Jérôme en grec datent de son premier séjour en Syrie<sup>8</sup>. Mais, sur les temps et les modes d'acquisition de la langue, les hypothèses divergent : fallut-il au Stridonien un maître, comme le supposait Grützmacher<sup>9</sup> ? Nous croirions plutôt que Jérôme est arrivé en Orient avec des notions de grec réelles, quoique réduites, et acquises sans systématisation. Lui était probablement familière la translittération de l'alphabet grec à l'alphabet latin, car, contrairement à celle de l'hébreu, elle ne présente aucune difficulté sérieuse<sup>10</sup>. Comme l'a fait ressortir la violente polémique avec Rufin, les classiques latins avaient ouvert Jérôme à la littérature grecque (grands classiques). Enfin, par l'art du rhéteur (formation et pratique), Jérôme a acquis et gardé un contact permanent avec le vocabulaire technique des orateurs et des sophistes du monde hellénique<sup>11</sup>. — Nous présentons maintenant les étapes qui permirent au Stridonien

7. Pour ces « trente ans » depuis la « conversion » (RVFIN., *Apol. c. Hier.*, 2, 9, cité plus haut), voir HIER., *Adu. Rufin.*, 2, 2 : *nisi post triginta annos parentibus redditus*, puis *post triginta annos ad parentes reuersum se esse iactat* ; 3, 6 : *quid per triginta annos in Oriente profeceris fulmen eloquentiae tuae*, et 26 : *per triginta annos graecis uoluminibus deuoratis*.

8. Voir : G. GRÜTZMACHER, *op. cit.*, I, p. 125 s. ; F. CAVALLERA, *op. cit.*, I, p. 7, n. 4, et p. 42, texte et n. 1 ; O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, III<sup>2</sup>, Fribourg-en-Brigau, 1923, (p. 605-654), p. 606 ; G. BARDY, *art. cit.*, p. 32-34 ; P. JAY, « Jérôme auditeur d'Apollinaire de Laodicée à Antioche », *Rev. des Ét. Aug.*, 15, 1974, (p. 36-41), p. 39 ; J.N.D. KELLY, *op. cit.*, p. 49 ; J. GRIBOMONT, *art. cit.*, p. 285 tr. fr. ; P. NAUTIN, *art. TRE*, p. 304, et « La lettre *Magnum est* de Jérôme à Vincent et la traduction des homélies d'Origène sur les prophètes », *Jérôme entre l'Occident et l'Orient* [= Actes du Colloque de Chantilly (septembre 1986), Paris, 1988], (p. 27-39), p. 38 s. ; H. HAGENDAHL - J.H. WASZINK, *art. RAC*, col. 119.

9. G. GRÜTZMACHER [*op. cit.*, I, p. 125 s., texte et n. 5 (p. 125)] déduisait ceci de l'apostrophe à Rufin : *cum te graecas* (scil. *litteras*) *sine magistro didiceris*, de HIER., *Adu. Rufin.*, 1, 30 : il supposait un retour du Stridonien à l'école (grecque), lors de son premier séjour à Antioche. P. JAY (*art. cit.*, p. 39) attribue, « selon toute vraisemblance », l'initiation de Jérôme à un *grammaticus* grec [sur base de l'*In Hierem.*, (ad) 25, 26 : voir *art. cit.*, p. 36, n. 15, après un renvoi (n. 14) à P. COURCELLE, *op. cit.*, p. 40 éd. fr. (= *LLW*, p. 48), lui-même se référant à H.I. MARROU, *op. cit.*, p. 27] ; mais, après Courcelle et Marrou, il situait à Rome cette formation élémentaire. — Sur le *doctus magister* de la *Lettre L* (à Domnion), voir plus loin, n. 29.

10. Pour des élèves (de 13 à 16 ans) pratiquant les caractères latins, l'initiation à l'alphabet grec, avec fixation par des exemples significatifs, mais simples, se fait en trois ou quatre leçons (de 50 minutes ; expérience personnelle). De plus, les deux alphabets étaient utilisés dans l'Empire entier, pour des inscriptions tant « publiques » que privées (*tituli* et... graffiti).

11. L'*Apologie contre Rufin* présente — en négatif, en quelque sorte — ce que, « trente ans auparavant », Jérôme possédait de la langue et des textes grecs (formation partagée avec Rufin). En voici un aperçu, avec addition de quelques souvenirs, formels ou vraisemblables, de l'instruction scolaire « occidentale », égrenés dans les *Lettres* : avant l'étude poussée de la langue, Jérôme et Rufin semblent avoir connu, de la littérature grecque : — 1°) des maximes et sentences (trad. lat. ou version originale doublée) : *Scio quod nescio* (cf. CIC., *Ac.*, 2, 74), en *Adu. Rufin.*, 1, 17 (idem, avec *Te ipsum intellege!*, en *Epist.*, 57, 12, 4) : cf. ces thèmes de *disputationes* : *Inperitia confidentiam, eruditio timorem creat* (*Epist.*, 73, 10, 1 : cit. de THUC., 2, 40, 3, reprise textuellement par Pline le Jeune, *Epist.*, 4, 7, 3 : ἀμαθία μὲν θράσος,

romanisé de traduire et commenter la Septante, d'adapter Eusèbe et d'exploiter ou critiquer les Pères grecs.

*1<sup>re</sup> étape : l'hospitalité d'Évagre (fin de l'été/automne 373 - fin 375)<sup>12</sup>*

C'est donc un Jérôme sachant « lire » le grec et frotté de culture hellénique qu'Évagre accueillit à Antioche. Chez un hôte bilingue, dans une métropole qui

λογισμὸς δὲ ὀκνον φέρει), ou : *philosophia est meditatio mortis* (d'après Platon, *Phédon*, 64 a, en *Epist.*, 127, 6, 1) ; – 2<sup>o</sup>) les bases de l'*ars grammatica* et de la rhétorique, en adaptations-traductions latines pour la théorie, avec translittération de t. techn. comme *ὑπέρβατα* : voir *grammaticorūn et oratorum praecepta* (*Adu. Rufin.*, 1, 17), *dialectica elementa* (avec les « sept modes de la conclusion », *ibid.*, § 30), ou aussi, en *Epist.*, 49, 13, 1 : *Legimus... in scholis pariter et Aristotelis illa uel de Gorgiae fontibus manantia simul didicimus, plura uidelicet esse genera dicendi, et inter cetera aliud esse γυμναστικῶς scribere, aliud δογματικῶς* (cf. *ibid.*, 57, 12, 4 : *sylogismos Aristotelis contortaue Chrysippi acumina*) ; il y a encore, en ce vaste domaine, la référence (répétée) au modèle de Démosthène (extraits traduits : voir, sub 4<sup>o</sup>, *Epist.*, 106, 3, 3) : *si eloquentiam quaerimus, Demosthenes legendus aut Tullius est* (*Epist.*, 29, 1, 3) ; – 3<sup>o</sup>) la métrique (retour aux sources), d'après *ediscat graecorum uersuum numerum* (*ibid.*, 107, 9, 1), ou les mètres grecs classiques, acclimatés à Rome (théâtre : voir sub 4<sup>o</sup>, *Plautum - transferendis* ; épopée ; lyriques) – voir les nombreuses citations de poètes latins, chez Jérôme –, par opposition, sans doute, à l'archaïque saturnien ; – 4<sup>o</sup>) des morceaux de traductions, adaptations, repiquages : *Quod et Tullium in Protagora Platonis, et in Οικονομικῶ Xenophonis, et in Demosthenis contra Aeschinen oratione fecisse conuincimus* ; et *Plautum, Terentium Caeciliunq, eruditissimos uiros, in Graecis comoediis transferendis* (*Epist.*, 106, 3, 3 ; cf. 121, 6, 6 : *οικονομ(ία) = dispensatio uniuersae domus, Tullio interpretante*) ; autre ex. (*ibid.*, 125, 18, 3) : *Prima leo, postrema draco, media ipsa chimaera* : trad. d'HOM., *Il.*, 6, 181, due à Lucrèce (5, 905) : à ce propos, les *Homerocentones* mentionnés en *Epist.*, 53, 7, 3 étaient-ils composés au moyen des originaux grecs, à partir de l'Homère latin, ou avec des bribes de versions occasionnelles, comme ce vers de Lucrèce ? – 5<sup>o</sup>) de courtes synthèses (en latin) sur les doctrines philosophiques : *De dogmatibus eorum* (scil. *Pythagorae, Platonis, Empedoclis*), *non de libris locutus sum, quae potui in Cicerone, Bruto ac Seneca discere* (*Adu. Rufin.*, 3, 39 ; idem au § 40, et même métonymie en *Epist.*, 84, 6, 2). – Pour un bilan complet (ensemble de l'œuvre hiéronymien) sur les connaissances de Jérôme en « lettres grecques profanes », on consultera évidemment P. COURCELLE (*op. cit.*, p. 47-78 orig. = *LLW*, p. 58-89). – Dans notre cadre restreint, nous nous rallions à l'appréciation donnée par G. BARDY (*art. cit.*, p. 32) : « Ce que (Jérôme) a appris de grec au cours de son enfance et de sa jeunesse est presque autant que rien ».

12. Nous reprenons ici la chronologie de J.N.D. KELLY (*op. cit.*, p. 37 s.), pour la date présumée de l'arrivée de Jérôme en Syrie, et l'estimation de J.H.D. SCOURFIELD [« Jerome, Antioch and the Desert : A Note on Chronology » *Journ. of Theol. Studies*, N.S. 37, 1986, (p. 117-121), p. 121] quant au moment du départ pour le désert de Chalcis. – *Contra* : P. NAUTIN, *art. cit.*, p. 39 s. : arrivée à Antioche dans l'été de 371 ; puis « années d'apprentissage du grec », soit « au moins deux ou trois ans, qui nous mènent jusqu'en 374 ou 375 ». Mais aucun élément des lettres invoquées (HIER., *Epist.*, 3,3 et 22,30) ne nous paraît établir que l'inactivité relative de Jérôme (maladie) ait duré aussi longtemps. – Pour les dates extrêmes des autres étapes, nous renvoyons aux estimations (cohérentes) de Kelly, soit : 376 ou 377 (*op. cit.*, p. 57), pour la « fuite » hors du désert ; 379 ou 380 pour l'installation à Constantinople (*ibid.*, p. 66) ; départ vers Rome en l'été 382 (*ibid.*, p. 80). Les dates proposées par F. CAVALLERA, dans ses *Regesta Hieronymiana* (*op. cit.*, II, Louvain-Paris, 1922, p. 153-165) n'étaient pas fort éloignées : 377\*-379\* pour le second séjour à Antioche, 379\*-382 pour le temps passé à Constantinople.

fut la capitale de fait d'un Empire encore un, le Stridonien n'éprouva probablement guère de difficultés pour se faire comprendre dans la vie quotidienne. Quant à l'étude du grec, aux premiers temps de son séjour, elle fut, sinon bloquée, au moins fort entravée par la maladie<sup>13</sup>. P. Courcelle pourtant avait placé avant l'étude de l'hébreu au désert l'initiation à la dialectique aristotélicienne et la lecture, « dans l'ordre traditionnel », de l'*Isagogè* de Porphyre, des classiques d'Aristote (*Catégories*, *De interpretatione*, *Analytiques*, *Topiques*) et des commentaires d'Alexandre d'Aphrodise<sup>14</sup> : voilà beaucoup pour un rhéteur occidental, débutant dans la lecture du grec, installé de fraîche date en Syrie et, surtout, songeant à renoncer au monde ! Nous nous tiendrions, pour notre part, à une initiation plus mesurée à la prose grecque, d'abord pour des raisons didactiques<sup>15</sup>, ensuite à cause de la vocation érémitique de Jérôme, en considération enfin de sa santé altérée. La rédaction du premier *In Abdiam*<sup>16</sup> avait marqué l'engagement religieux de Jérôme : l'accueil que reçut l'essai nous fait situer la lecture et, *a fortiori*, les premières traductions des pièces scripturaires d'Origène après cette tentative. A propos des dites traductions, P. Nautin avait, avec sagacité, mis en relief l'ordre non « logique » des homélies origénienne sur Jérémie dans leur traduction par Jérôme<sup>17</sup> :

13. Voir la *Lettre III*, à Rufin, § 1, 2 : *inualidum etiam cum sanum est corpusculum, crebri fregere morbi*, et § 3, 1 s. : *quicquid morborum esse poterat expertus... Nunc uno et toto mihi lumine Euagrio nostro fruor, cui ego semper infirmus quidam ad laborem cumulus accessi* ; puis la *Lettre IV*, à Florentin, § 2, 2 (phrase finale) : *catena languoris innector*. — Avec raison, pour nous, Cavallera déjà avait argué de la brièveté du premier séjour à Antioche (« quelques mois ») et de l'état physique de Jérôme pour « plac(er) les relations suivies de s. J. avec Apollinaire (de Laodicée) lors du second séjour à Antioche » (*op. cit.*, p. 49). La conclusion est identique chez P. JAY (*art. cit.*, p. 41). Durant sa maladie, le Stridonien se sera, avec l'aide pratique et intellectuelle d'Évagre (cf. *lumine... fruor*, d'*Epist.*, 3, 3, 2, ci-dessus), essayé à la lecture de manuscrits grecs. Parmi ceux-ci figuraient, quasi certainement, ceux de la Septante : Jérôme pouvait leur comparer des pièces de traductions latines de l'Écriture, et notamment ce qu'il avait, pour sa part, retenu de mémoire des *ueteres latinae*. Quant aux autres ressources de la bibliothèque propre d'Évagre, nous ne savons rien d'explicite.

14. *Op. cit.*, p. 49, texte et n. 8 : l'auteur rejette ici (*rectius*) l'opinion de G. GRÜTZMACHER (*op. cit.*, p. 124, texte et n. 3), pour qui Jérôme aurait eu accès à ces textes à Rome. J.N.D. KELLY (*op. cit.*, p. 39) imaginait (« It was probably now... »), pour les premiers mois de Jérôme à Antioche, un programme proche de celui que proposait Courcelle. — Pour G. BARDY (*art. cit.*, p. 32), c'est « dans une traduction latine » que Jérôme, à Rome, aurait lu les ouvrages mentionnés dans la *Lettre L* : mais, que l'on sache, il n'existait pas de version latine pour chacune de ces œuvres !

15. Était-il indiqué de lancer un novice en philosophie dans les œuvres ardues et austères du Stagirite ? Il en va *a fortiori*, pour nous, des volumineuses (... et peu attrayantes) exégèses d'Alexandre d'Aphrodise : pour l'anecdote, c'est en préparant nos « Traces » que nous avons coupé les pages de l'exemplaire des *Commentaires* que possédait, depuis sa sortie de presse, notre Bibliothèque royale. Et nous rappellerions, à propos d'Alexandre, l'indice de « l'hippocentaure », dégagé de HIER., *Vita Pauli*, 7 (« Traces », p. 228, texte et n. 44).

16. A Antioche, avant le départ pour le désert de Chalcis : voir, *ad rem*, F. CAVALLERA, P. JAY et J.N.D. KELLY (réf. dans « Traces », p. 210, n. 4).

17. Voir P. NAUTIN, « La lettre *Magnum est* de Jérôme à Vincent », *Jérôme entre l'Occident et l'Orient*, p. 33 s. — Le choix des homélies d'Origène s'explique, certes, par leur présence dans

il en situait l'origine dans le rangement asystématique des *uolumina* dans la bibliothèque d'Eustathe, à Antioche. Nous retenons le constat, sans pour autant reprendre la raison avancée ou dater la version latine des *Homiliae in Hieremiam* du premier séjour chez Évagre. Cependant, la nécessité qu'aura ressentie Jérôme, après l'*In Abdiam*, de s'initier à la méthode exégétique des Grecs, et aussi de s'exercer à la traduction de textes grecs non point proprement « littéraires », mais adaptés à sa vocation<sup>18</sup>, l'auront sans doute amené à déchiffrer, pièce par pièce,

---

la bibliothèque d'Eustathe (P. NAUTIN, *art. cit.*, p. 33) : mais le prestige qu'avait acquis l'Alexandrin par son *eruditio* était (et restera) tel que Jérôme défendra celle-ci contre vents et marées (voir, par ex., *Epist.*, 62, 2, 1 : *Origenem propter eruditionem sic interdum legendum arbitror*). Et l'*autoritas* ainsi fondée ne légitimait-elle point en grande partie l'*imitatio* ? Cf. *ibid.*, 71, 5, 2 : *Origenis et Didymi pauca transtulimus, uolentes nostris ex parte ostendere quid graeca doctrina retineret* ; ou 121, 6, 22 : *Origenis et Didymi in hanc parabolam explanationem inuenire non potui*.

18. En cette lettre *Magnum est* – fort bien commentée par P. Nautin –, Jérôme indique sa méthode de traduction *ad rem* : il y a, dit-il, serré au mieux l'original : voir HIER., *Orig. Hom. in Hiez.*, praef. (éd. W.A. BAEHRENS, GCS 33, 1925 ; texte reprod. et trad. par P. NAUTIN, *art. cit.*, p. 28 s.) : *post quattuordecim homilias in Hieremiam, quas iam pridem confuso ordine interpretatus sum, et has quattuordecim in Ezechielem per interualla dictaui, id magnopere curans ut idioma supradicti uiri in simplicitatem sermonis, quae sola ecclesiis prodest, etiam translatio conseruaret, omni rhetoricae artis splendore contempto – res quippe uolumus, non uerba laudari – ...* Pour « point proprement littéraires », voir *simplicitatem sermonis et omni rh. artis splendore contempto*, et, pour le sens de la « vocation », *quae sola ecclesiis prodest*. Cette « simplicité » voulue doit avoir présidé à la traduction des homélies sur les trois prophètes : voir P. NAUTIN, *art. cit.*, p. 30 : « Jérôme paraît craindre que Vincent n'ait pas apprécié l'envoi antérieur à sa juste valeur parce qu'il n'a pas retrouvé dans les homélies d'Origène le style grandiloquent de la plupart des prédicateurs ». Après P. NAUTIN (*art. cit.*, p. 35-37), nous considérons que les *Homiliae in Esaiam* ont été, elles aussi, traduites en Syrie (désordre semblable à celui des *Hom. in Hierem.*), mais, plus vraisemblablement pour nous, aux premiers temps de ce nouveau travail : c'est que le texte, haché de citations ou repiquages scripturaires et dépourvu de longs développements, est, des trois recueils, celui qui, très relativement, est le plus proche des commentaires profanes (choix didactique) : son omission dans la liste du *De uiris* s'expliquerait en partie par le fait que Jérôme négligeait désormais ce qui n'avait été qu'un exercice d'adaptation. – Une réserve, à une autre estimation de P. Nautin : en abordant l'œuvre origénien chez le traducteur de la *Vita Antonii*, Jérôme – qui devait disposer à Antioche de glossaires et de schémas grammaticaux, ni plus ni moins que d'autres débutants – a-t-il vraiment manqué des « outils perfectionnés, grammaires et dictionnaires, dont disposent les étudiants modernes » (P. NAUTIN, *art. cit.*, p. 39) ? De tels moyens, à eux seuls, ne suffisent d'ailleurs pas ; mais les dons de Jérôme pour les langues étaient-ils modestes ou marqués ? Comme nous le fait obligamment remarquer A. Le Boulluec – avec référence à P. Nautin –, l'acquisition de l'hébreu par le Stridonien n'aurait pas été aussi rapide ou complète qu'il ne l'affirmait lui-même : en grec, en tout cas, il s'est avoué « battu » par Rufin (HIER., *Adu. Rufin.*, 1, 30 : *Miraris si ego latinas (scil. litteras) non sim oblitus, cum tu graecas sine magistro didiceris*). A propos des « glossaires » pour débutants ou allophones, notons que l'accrochage de Jérôme sur *ὑπόστασις*/*substantia* découle peut-être de la foi accordée par le Stridonien à un lexique non raisonné, fournissant des équivalences sommaires, *uerbum pro uerbo*, comme les *Glossae graeco-latinae* (*Gloss. lat.*, II : ex. *ἀγαθόν* : *bonum*, p. 215, 29) : cf. les échos de disputes sur tel terme grec rendu par un syntagme latin, ou par un équivalent latin non reçu : voir HIER., *Adu. Rufin.*, 2, 7 : *homo graecus uidetur mihi ... pro eo quod apud illos dicitur « κληρονομήσουσιν » et apud*

des homélies origéniennes, parmi d'autres lectures. Cet effort aura suivi le rythme – irrégulier – des rémissions dans les épreuves physiques.

2<sup>e</sup> étape : Jérôme au désert de Chalcis (fin 375 - 376/377)

Dans l'asile offert par Évagre, Jérôme n'avait aucune nécessité réelle d'entrer en contact avec des Syriens hellénophones ou unilingues (syriaque). Il dut se sentir d'autant plus seul dans sa retraite monastique que les voisins ne parlaient pas le latin. On sait le ton désespéré de la lettre qu'il envoya à Chromace, Jovin et Eusébe (*Epist.*, 7, 2, 1) : *illae* (scil. *uestrae litterae*) *mecum loquuntur, illae hic tantum latine sciunt ! Hic enim aut barbarus semisermo descendus est, aut tacendum est*<sup>19</sup> : ce *semisermo* est le syriaque, ainsi que l'ont entendu tous les commentateurs ; pour le grec, la même lettre (§ 3) recèle un indice (menu) de l'effort un peu naïf que consent Jérôme pour passer à cette langue : Bonose est présenté *quasi filius ἰχθύος*. Le Stridonien en était sans doute encore à s'habituer lentement au débit des hellénophones : *peregrino aurem adcommodare sermoni*, pour reprendre les termes de la *Lettre XX* à Damase (§ 6), où la proposition dépend de *Sed magis condecet*, et est suivie de *quam de aliena lingua fictam ferre sententiam* : un débutant ne peut « improviser » (*fingere*) dans une langue qu'il ne maîtrise point. Mais, dans le labeur intellectuel du reclus, la traduction écrite du grec au latin a bientôt pris la première place, avec, en un premier temps, l'adaptation, adroite et brève, de la *Vita Antonii* d'Athanase – Évagre<sup>20</sup>. C'est à la suite de la *Vita Pauli* que nous situerions la traduction – prudente – des *Homiliae in Esaiam* et de celles sur Jérémie, les précieux *uolumina* de la bibliothèque d'Eustache (voir n. 18) étant confiés à Jérôme un à un, au hasard, ou peut-être, comme le conjecturait P. Nautin, dans l'ordre de l'endroit où ils étaient conservés. Si la *Vita Pauli* fut, semble-t-il, pour le Stridonien l'occasion d'exploiter ses premières lectures grecques profanes (en plus de la *Vita Antonii*)<sup>21</sup>, elle représentait, vis-à-vis de ses nouveaux confrères, un gage de conversion, même si l'*exemplum* y était

---

*nos uno uerbo dici potest « hereditabunt », compositius dixisse et ornatius « hereditate potientur »* : Jérôme d'en juger alors : *Istiusmodo nugis et acyrologiis omnis eius scatet oratio* ; voir d'autres « mesquineries », au § 36 du même livre, sur *comparat(um)* pour *empt(um)* ; ou, en *Epist.*, 57, 2, 3, le recours hiéronymien à *carissim(us)* – critiqué par Vigilance –, au lieu d'*honorabil(is)*, pour *αἰδεσιμώτατος*, avec ce jugement retourné : *Haec et istius modi nugae ...* ; mais à l'époque du *De optimo genere interpretandi*, l'assurance de Jérôme est justifiée.

19. Après P. JAY notamment (*art. cit.*, p. 39, n. 21), nous reprenons la leçon de la tradition manuscrite, *semisermo* (corrigée abusivement par I. HILBERG en *seni sermo*) : cet hybride pourrait être un *facete dictum* de « bilingue » novice ; voir aussi, chez Plaute déjà (cf. HIER., *Epist.*, 22, 30, 2 : *Plautus sumebatur in manibus ...*), les affectifs *semidoctus* (*Asin.*, 227), *semisenex* (*Mil. glor.*, 649), *semisomnus* (*Curc.*, 115).

20. De ce modèle (cf., aux écarts *ad sensum* près, les « juxtalinéaires » utilisées par bien des générations modernes d'étudiants), Jérôme, comme on sait, se souviendra dans le *De optimo genere interpretandi* : voir HIER., *Epist.*, 57, 6, 1 s., où est repiqué un passage de la *Vita Antonii* d'Évagre (voir le *Kommentar* de l'éd. particulière de G.J.M. BARTELINK, Leyde, 1980, p. 63-66).

21. Voir les conclusions de nos « Traces », p. 234 (époque de la composition), et p. 233, pour de telles « lectures ».

traité à la manière du rhéteur, et avec plus de souvenirs païens que de *mirabilia* à la mode d'Athanase<sup>22</sup>. Quant au patient travail effectué sur les homélies d'Origène, il initiait Jérôme et au grec « ecclésiastique »<sup>23</sup>, et à la méthode exégétique de l'Alexandrin. Le niveau de ces écrits, néanmoins, ne correspondait ni à celui, modeste, des échanges utilitaires avec des voisins, ni à celui, plus élevé, des spéculations théologiques. En ce second domaine, Jérôme, « piégé » sans doute volontairement sur les « hypostases » par des moines hellénophones, eut à souffrir en son amour-propre de Romain<sup>24</sup>. Joint au souvenir de l'*In Abdiam*, ce

22. C'est vraisemblablement l'acclimatation ultérieure de Jérôme en Orient qui lui fera inverser les proportions dans la *Vita Hilarionis*, laquelle « imite » bien davantage la *Vita Antonii* que ne l'avait fait la biographie du « premier ermite ».

23. Ou celui auquel était habitué le grand public des assemblées chrétiennes : voir HIER., *Apol. c. Rufin.*, 2, 23 (qui recoupe la lettre *Magnum est*) : *in adulescentia homilias tantum eius* (scil. *Origenis*), *quas loquebatur ad populum, ... simpliciter rogantibus transtuli* : cf. *id.*, *Orig. Hom. in Hiez.*, praef., passage cité plus haut, n. 18 (*simplicitatem sermonis, quae sola ecclesiis prodest*). Le même esprit — en l'exégèse, cette fois — sera exprimé dans la *Lettre XXXVI*, à Damase, à propos de la lecture (d'où l'intelligence) correcte de l'hébreu : *id.*, *Epist.*, 36, 14, 2 (rôle du *de hebraeis litteris disputans*) : *Pedestris et cotidianae similis et nullam lucubrationem redolens oratio necessaria est, quae rem explicet, sensum edisserat, obscura manifestet, non quae uerborum compositione frondescat ... mihi sufficit sic loqui ut intellegar, et ut, de scripturis disputans, scripturarum imiter simplicitatem*. Cf., de plus tard, la *Lettre LXXXIV*, à Pammachius et Oceanus (*id.*, *ibid.*, 84, 2, 1) : *Obiciunt mihi quare Origenem aliquando laudauerim ... Simplex interpretatio atque doctrina, simplici uoce laudata est*.

24. On connaît l'apostrophe — douloureuse (*pro dolor* !), ou rageuse ? — de la première lettre à Damase (HIER., *Epist.*, 15, 3, 1) : *a ... Campensibus nouellum a me, homine romano, nomen exigitur*. Que *Campenses* désigne communément une secte arienne, c'est possible (voir *TLL*, s.u., ex JÜLICHER) ; l'éd. LABOURT (*C.U.F.* I, p. 164) renvoie à L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, II, Paris, 1910, p. 391, qui interprétait C. comme des « catholiques » réfractaires à la signature du « formulaire de Rimini - Constantinople » (voir p. 388 s.). Mais, plus immédiatement, nous interpréterions ce nom rare en fonction de l'antithèse avec *homo romanus*, soit comme « des paysans » (d'ici), qui s'en prennent à un ressortissant de l'*Vrbs* : d'où l'appel à l'évêque de cette dernière (cf. *id.*, *Epist.*, 17, 2, 1 : *aduersus barbarium istius loci*). — Quant au fond, le différend est né du refus d'admettre, en une même formule — mais dans deux acceptations différentes —, deux substantifs (gr. *ὑπόστασις, οὐσία* ; lat. *substantia, essentia*) pris autrement comme synonymes. Cette même rigidité — « déformation » de *grammaticus*? (voir plus haut, n. 18) — s'observe, à propos des mêmes termes, chez Isidore (*Orig.*, 7, 4, 11 s.) : *Nam Latinitas proprie non dicit de Deo nisi essentiam ; substantiam uero non proprie dicit, sed abusiue* : le Sévillan aura « repiqué » AVG., *De trin.*, 7, 5 (l. 16-18, éd. W.T. MOUNTAIN - Fr. GLORIE, *CCL* 50, 1968, p. 261) : *Vnde manifestum est Deum abusiue substantiam uocari, ut nomine usitatore intellegatur essentia* (voir plus bas, l. 22 s. : *Sed tamen siue essentia dicitur quod proprie dicitur, siue substantia quod abusiue*) : priorité absolue étant donnée à « l'usage (général) », il n'a eu aucune considération pour l'argumentation particulière de la fin du paragraphe (l. 24-26) : *utrumque (essentia, substantia) ad se dicitur, non relatiue « ad aliquid »*. *Vnde hoc est deo esse quod subsistere, et ideo si una essentia trinitas, una etiam substantia*. Pour une mise au point récente et claire sur la discussion, voir J. PÉPIN, « Attitudes d'Augustin devant le vocabulaire philosophique grec », dans *La langue latine, langue de la philosophie* (Coll. de l'Éc. fr. de Rome, 161, 1992), (p. 277-307), p. 287-303, avec réf. à Jérôme (*Epist.*, 15), p. 297-299, et à Isidore (*loc. cit.*), p. 299 s., et reprod. avec analyse d'AVG., *De trin.*, 5, 8 s, p. 301-303 (synon. des t. latins *essentia, substantia, natura*).



traité à la manière du rhéteur, et avec plus de souvenirs païens que de *mirabilia* à la mode d'Athanase<sup>22</sup>. Quant au patient travail effectué sur les homélies d'Origène, il initiait Jérôme et au grec « ecclésiastique »<sup>23</sup>, et à la méthode exégétique de l'Alexandrin. Le niveau de ces écrits, néanmoins, ne correspondait ni à celui, modeste, des échanges utilitaires avec des voisins, ni à celui, plus élevé, des spéculations théologiques. En ce second domaine, Jérôme, « piégé » sans doute volontairement sur les « hypostases » par des moines hellénophones, eut à souffrir en son amour-propre de Romain<sup>24</sup>. Joint au souvenir de l'*In Abdiam*, ce

22. C'est vraisemblablement l'acclimatation ultérieure de Jérôme en Orient qui lui fera inverser les proportions dans la *Vita Hilarionis*, laquelle « imite » bien davantage la *Vita Antonii* que ne l'avait fait la biographie du « premier ermite ».

23. Ou celui auquel était habitué le grand public des assemblées chrétiennes : voir HIER., *Apol. c. Rufin.*, 2, 23 (qui recoupe la lettre *Magnum est*) : *in adulescentia homilias tantum eius* (scil. *Origenis*), *quas loquebatur ad populum, ... simpliciter rogantibus transtuli* : cf. *id.*, *Orig. Hom. in Hiez.*, praef., passage cité plus haut, n. 18 (*simplicitatem sermonis, quae sola ecclesiis prodest*). Le même esprit — en l'exégèse, cette fois — sera exprimé dans la *Lettre XXXVI*, à Damase, à propos de la lecture (d'où l'intelligence) correcte de l'hébreu : *id.*, *Epist.*, 36, 14, 2 (rôle du *de hebraeis litteris disputans*) : *Pedestris et cotidianae similis et nullam lucubrationem redolens oratio necessaria est, quae rem explicet, sensum edisserat, obscura manifestet, non quae uerborum compositione frondescat ... mihi sufficit sic loqui ut intellegar, et ut, de scripturis disputans, scripturarum imiter simplicitatem*. Cf., de plus tard, la *Lettre LXXXIV*, à Pammachius et Oceanus (*id.*, *ibid.*, 84, 2, 1) : *Obiciunt mihi quare Origenem aliquando laudauerim ... Simplex interpretatio atque doctrina, simplici uoce laudata est*.

24. On connaît l'apostrophe — douloureuse (*pro dolor* !), ou rageuse ? — de la première lettre à Damase (HIER., *Epist.*, 15, 3, 1) : *a ... Campensibus nouellum a me, homine romano, nomen exigitur*. Que *Campenses* désigne communément une secte arienne, c'est possible (voir *TLL*, s.u., ex JÜLICHER) ; l'éd. LABOURT (*C.U.F.* I, p. 164) renvoie à L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, II, Paris, 1910, p. 391, qui interprétait C. comme des « catholiques » réfractaires à la signature du « formulaire de Rimini - Constantinople » (voir p. 388 s.). Mais, plus immédiatement, nous interpréterions ce nom rare en fonction de l'antithèse avec *homo romanus*, soit comme « des paysans » (d'ici), qui s'en prennent à un ressortissant de l'*Vrbs* : d'où l'appel à l'évêque de cette dernière (cf. *id.*, *Epist.*, 17, 2, 1 : *aduersus barbarium istius loci*). — Quant au fond, le différend est né du refus d'admettre, en une même formule — mais dans deux acceptations différentes —, deux substantifs (gr. *ὑπόστασις, οὐσία* ; lat. *substantia, essentia*) pris autrement comme synonymes. Cette même rigidité — « déformation » de *grammaticus*? (voir plus haut, n. 18) — s'observe, à propos des mêmes termes, chez Isidore (*Orig.*, 7, 4, 11 s.) : *Nam Latinitas proprie non dicit de Deo nisi essentiam ; substantiam uero non proprie dicit, sed abusive* : le Sévillan aura « repiqué » AVG., *De trin.*, 7, 5 (l. 16-18, éd. W.T. MOUNTAIN - Fr. GLORIE, *CCL* 50, 1968, p. 261) : *Vnde manifestum est Deum abusive substantiam uocari, ut nomine usitatore intellegatur essentia* (voir plus bas, l. 22 s. : *Sed tamen siue essentia dicitur quod proprie dicitur, siue substantia quod abusive*) : priorité absolue étant donnée à « l'usage (général) », il n'a eu aucune considération pour l'argumentation particulière de la fin du paragraphe (l. 24-26) : *utrumque (essentia, substantia) ad se dicitur, non relatiue « ad aliquid »*. *Vnde hoc est deo esse quod subsistere, et ideo si una essentia trinitas, una etiam substantia*. Pour une mise au point récente et claire sur la discussion, voir J. PÉPIN, « Attitudes d'Augustin devant le vocabulaire philosophique grec », dans *La langue latine, langue de la philosophie* (Coll. de l'Éc. fr. de Rome, 161, 1992), (p. 277-307), p. 287-303, avec réf. à Jérôme (*Epist.*, 15), p. 297-299, et à Isidore (*loc. cit.*), p. 299 s., et reprod. avec analyse d'AVG., *De trin.*, 5, 8 s, p. 301-303 (synon. des t. latins *essentia, substantia, natura*).

dernier incident aura décidé le Stridonien à chercher d'autres *magistri*<sup>25</sup>. — En somme, le Jérôme du désert se sera laborieusement accoutumé au syriaque et, peut-être, au grec populaire, conscient toutefois de son incapacité à prendre la parole dans une de ces langues, devant les chrétiens de la région. Cette carence, il l'a reconnue, sur un ton ironique, dans la *Lettre XVII*, au prêtre Marc (*Epist.*, 17, 2, 4) : *Plane times ne, eloquentissimus homo in syro sermone uel graeco, ecclesias circumeam, populos seducam, schisma conficiam*. Le syntagme *eloquentissimus homo* — ou le stade non atteint par Jérôme en ce moment — nous paraît faire écho à l'emploi cicéronien d'*orator*, dans la citation du *De optimo genere interpretandi*, qui suit l'énoncé par Jérôme du principe : *Ego enim ... profiteor me ... non uerbum e uerbo, sed sensum exprimere de sensu* : voir Cic., *De opt. gen. orat.*, 14 *apud Hier.*, *Epist.*, 57, 5, 3 : *nec conuerti ut interpretes, sed ut oratores*<sup>26</sup> : au temps de sa retraite, le Stridonien ne possédait pas, en syriaque ou en grec, les moyens linguistiques nécessaires pour prêcher (*ecclesias circumeam*) et, le cas échéant, persuader des fidèles de suivre une argumentation nouvelle sur des points de foi (*schisma conficere*).

### 3<sup>e</sup> étape : le second séjour à Antioche (376/377 - 379/380)

Le progrès le plus sensible de Jérôme, dans le grec « ecclésiastique » et le grec courant, nous paraît dater de son retour à Antioche. Se souvenant de l'échec de l'*In Abdiam*, et piqué au vif dans l'affaire des hypostases, Jérôme profite alors de la présence, dans la métropole, d'Apollinaire de Laodicée, pour assimiler au mieux, sous la direction de celui-ci, la méthode exégétique des Pères grecs<sup>27</sup>. Et nous situerions à la même époque ses secondes *probationes translationis*, ou celles qui portaient sur les *Homiliae in Hiezechielem* d'Origène. — Le retour à Antioche était-il prévu, surtout après une retraite plutôt courte ? Nous en doutons, et la réintégration au siècle du dithyrambique auteur de la *Lettre XIV* (à Héliodore :

25. Non point pour la conversation courante, où l'apprentissage est essentiellement pratique, mais pour le « grec ecclésiastique » : d'où sa « mise à l'école », modeste et patiente, auprès d'Apollinaire, dès le retour de Chalcis, puis à Constantinople, auprès de Grégoire de Nazianze. En d'autres domaines (aristotélisme ; logique), c'est par leurs écrits que des *magistri* — Alexandre d'Aphrodise, Marius Victorinus — ont contribué à la formation du Stridonien (voir plus loin, n. 29).

26. La phrase intermédiaire (*Habesque huius rei magistrum Tullium - pulcherrimas transtulit* : voir plus haut, n. 11, sub 3<sup>o</sup>) nous induirait à supposer qu'entre-temps (soit entre la version latine des homélies sur les prophètes et 395/396, époque du *De opt. gen. interpr.*), Jérôme a eu l'occasion de comparer — superficiellement, au moins — les originaux grecs et les traductions-adaptations cicéroniennes. Dans l'opposition *interpretes - oratores*, nous comprenons que l'*interpretes* traduit *uerbum e uerbo*, sans rendre compte de la valeur affective des mots ou de l'esthétique de l'ensemble, tandis que l'*orator* respecte essentiellement le sens général, en ajoutant les deux données négligées par l'*interpretes*. C'est un peu plus que la simple antithèse « contenu » (souci unique de l'*interpretes*) — « forme » (les figures de style de l'*orator*), évoquée par G. BARTELINK (*éd.*, ad uu., p. 53 s.).

27. Voir déjà P. JAY, *art. cit.*, p. 40 s., lequel tire un argument majeur de « l'incompétence du néophyte » qui avait rédigé un *Commentaire sur Abdias*. L'auteur évoque, avec raison, la maturité acquise par Jérôme, grâce « (aux) lectures et (aux) travaux du désert ».

éloge du monachisme) aura pour le moins surpris. Quelles qu'aient été les réactions, c'est alors, nous semble-t-il, que Jérôme, par souci d'assurer désormais sa subsistance, aura songé à monnayer ses talents, mieux affirmés, de traducteur de commentaires bibliques grecs. La « clientèle » du prêtre Vincent atteste que, pour les contemporains, le travail de Jérôme – apprécié au moins d'après la version des homélies sur Jérémie – était correct. Dateraient de ce temps aussi, vu les ressources probables des bibliothèques d'Antioche, les lectures proprement philosophiques du Stridonien<sup>29</sup>. Au désert, son intelligence passive du grec, entraînée par la lecture d'écrits que nous avons supposés « faciles », s'était développée grâce à une longue familiarité avec la Septante, et par le travail sur quelques pièces origénienne ; à Antioche, l'entourage – dont Evagre – pouvait l'aider à opérer un tri dans les opinions et les théories<sup>30</sup>.

#### 4<sup>e</sup> étape : Constantinople (379/380 - été 382)

Il nous paraît probable que le volume des textes grecs lus par Jérôme s'était considérablement accru à partir de son retour à Antioche. Pourtant, l'audition d'Apollinaire, quoique simultanée à la traduction d'homélies origénienne sur les prophètes, n'aura pas encore donné au Stridonien une grande assurance quant à son grec parlé. Nous suivons J.N.D. Kelly, lorsqu'il insiste sur le fait que Grégoire de Nazianze, présenté ultérieurement par Jérôme comme son *magister* à Constan-

28. Voir HIER., *Orig. Hom. in Hiez.*, praef., l. 5 s. GCS : *notariorum penuria, quia tenuitas hoc quoque subsidium abstulit. Ad loc.*, voir P. NAUTIN, *art. cit.*, p. 31 ; mais, pour nous, l'expression *hoc quoque subsidium* s'explique par un passage de la *Lettre V*, écrite au désert et adressée à Florentin (HIER., *Epist.*, 5, 2, 4) : *multis sacrae bibliothecae codicibus abundamus ... : habeo alumnos, qui antiquariae arti seruiant*. Cette *tenuitas* résulterait de l'abandon du *propositum* – qui offrait, malgré l'isolement, des facilités pour l'emprunt de manuscrits et leur copie –, et de l'indépendance reprise par Jérôme au retour à Antioche.

29. Voir, dans la lettre bien connue à Domnion (HIER., *Epist.*, 50, 1, 3) : *Frustra ergo Alexandri uerti commentarios ; nequiquam me doctus magister per εἰσαγωγήν Porphyrii introduxit ad logicam ; et, ut humana contemnam, sine causa Gregorium Nazianzenum et Didymum in scripturis sanctis καθηγητὰς habui*. Ce rappel suit, à ce qu'il nous semblerait, l'ordre chronologique réel des initiations : nous comprendrions que Jérôme « a lu » dans le texte, « à livre ouvert » – donc « traduit », mais pour lui (« feuilleté », G. GRÜTZMACHER, *op. cit.*, I, p. 124, n. 3, d'où F. CAVALLERA, *op. cit.*, p. 10, n. 1 ; « étudié à fond », LABOURT, éd. *C.U.F.*, II, p. 151 a, et *Notes complém.*, p. 202, avec renvoi à Courcelle) – les commentaires d'Alexandre, et, parallèlement, a appris les rudiments de la logique générale grâce à un « maître » qui connaissait l'*Isagogè* de Porphyre : était-ce un logicien vivant alors à Antioche, ou bien Jérôme n'aurait-il pas, pour comprendre Porphyre, consulté, en juxtaposition, l'*Isagogè* originale et la traduction de Marius Victorinus ? Cette *Introduction*, en tout cas, ne pouvait servir à l'enseignement élémentaire du grec !

30. Voir HIER., *Epist.*, 61, 1, 1 : *significo ... me ita Origenem legisse uel legere ut Apollinarem, ut ceteros tractatores ...*, et, § 2, 2 : *Si igitur quae bona sunt transtuli, et mala uel amputaui, uel correxii, uel tacui ...* Cf. *ibid.*, 84, 3, 1 : *Apollinarem Laodicenum audiui Antiochiae frequenter et colui, et, cum me in sanctis scripturis erudiret, numquam illius contentiosum super sensu dogma suscepi*. La *Lettre LXXXIV* rappelle ensuite le séjour que fit Jérôme à Alexandrie, auprès de Didyme, et insiste sur sa propre prudence à l'égard de ses maîtres.

tinople, n'a jamais fait mention de cet auditeur venu de loin<sup>31</sup>. Sensible à la différence de rang dans l'Église entre ce *praeceptor* et lui-même, *nouus* dans le sacerdoce, l'émotif Jérôme, devant Grégoire, devait en permanence appréhender de commettre quelque bévue dans l'expression ou quant à la méthode. Pour son grec, précisément, ce n'est qu'après les quelque vingt mois passés dans la capitale d'Orient<sup>32</sup> qu'il s'aventurera à publier une œuvre destinée à un large public : la traduction, complétée *suo Marte*, de la *Chronique* d'Eusèbe. Le travail aura passionné l'« ancien » Jérôme, en sa partie mythologie et littératures classiques ; en plus, le Jérôme chrétien y fixait, pour lui-même autant que pour le lecteur, les faits historiques de l'Écriture et des trois siècles écoulés depuis l'Incarnation. A Constantinople encore, il apprit à connaître les différentes versions grecques de l'Ancien Testament<sup>33</sup>. Alors enfin, grâce à ses relations suivies avec des lettrés hellénophones, et muni d'un lexique enrichi par ses travaux d'histoire et d'exégèse, le Stridonien aura progressivement réussi à parler un grec correspondant à son milieu intellectuel et social.

\*  
\* \*

#### *Courte synthèse, en guise de conclusion*

Songeant peut-être — à l'instar de Donat, pour Tércence et Virgile — à doter les chrétiens latins de commentaires scripturaires originaux, Jérôme comprit bien vite qu'il devait s'aligner sur les *magistri* grecs. Un premier séjour chez Évagre et le temps passé au désert de Chalcis lui firent découvrir directement les travaux d'Origène, la *Vita Antonii* d'Athanase — Évagre, et aussi quelques prosateurs grecs. Au retour à Antioche, puis lors de son stage à Constantinople, il assimila, sans

31. La carrière de Grégoire est décrite, on le sait, dans une longue autobiographie en vers : voir J.N.D. KELLY, *op. cit.*, p. 70, avec cette appréciation : « Then is nothing surprising about this : although almost exactly the same age as himself, Jerome was still a person of modest importance » ; et de souligner plus bas l'« acute sensibility » des deux personnages. L'anecdote de la *Lettre LIII* à Népotien nous paraît significative des rapports entre le patriarche et son auditeur occidental (HIER., *Epist.*, 52, 8, 2) : *Praeceptor quondam meus, Gregorius Nazianzenus, rogatus a me ut exponeret quid sibi uellet in Luca sabbatum δευτερόπρωτον, id est « secundo-primum », eleganter lusit : « Docebo te », inquit, « super hac re in ecclesia, in qua, omni mihi populo adclamante, cogaris inuitus scire quod nescis, aut certe, si solus tacueris, solus ab omnibus stultitiae condemnaberis. »* Jérôme semble d'une part s'en être entièrement remis à son *praeceptor*, et, de l'autre, avoir appris à se taire : Grégoire aura voulu dire que le silence, même motivé par une prudence que l'on dirait « scientifique », est *pédagogiquement* inutile, voire maladroit, devant des ignorants. La question de Jérôme, sur un *uerbum* traduit *de uerbo*, n'était pas « gratuite ».

32. Voir J.N.D. KELLY, *op. cit.*, p. 72 : « He now possessed a mastery of Greek, and with the guidance of well-informed friends was familiarising himself with Greek Christian literature ».

33. Comme dans plusieurs des œuvres de Jérôme que nous dirions « inaugurales », la préface de la *Chronique* contient une longue mise au point sur les risques de la traduction (voir l'éd. R. HELM<sup>2</sup>, GCS 47, 1956, p. 1-6) : Jérôme paraît rassembler ses forces, avant de franchir le pas.

perdre son orthodoxie, les enseignements d'Apollinaire et de Grégoire. — Ce long apprentissage diversifié donna des fruits plus riches que ceux qu'eût produits la formation directe au commentaire biblique : la bilingue *Vita Antonii* et les lectures grecques « païennes » firent éclore la *Vita Pauli* ; récits événementiels et doxographiques, avant même qu'il lût la *Chronique* d'Eusèbe, inspirèrent son goût de l'*historia*. De ses recherches dans les bibliothèques d'Antioche et Constantinople, il conçut, lui, l'*homo romanus*, le projet — hardi, et longtemps critiqué après sa mise en œuvre — de revoir les textes sacrés. Ces effets dont profiteront les générations ultérieures, c'est, ne l'oublions pas, le généreux Évagre qui en fut le lointain moteur : car il divertit Jérôme des échecs initiaux de sa carrière nouvelle.

Pierre HAMBLLENNE  
Avenue des Armures, 27  
B-1190 Bruxelles

RÉSUMÉ : Jérôme a abordé la lecture directe de textes grecs à Antioche, avec le secours intellectuel et matériel d'Évagre (373-375) : il put ainsi, au désert de Chalcis (375-376/7), rédiger la *Vita Pauli* et traduire quelques pièces origéniennes. Après l'expérience érémitique, Jérôme se mit à l'école d'Apollinaire de Laodicée (Antioche, 376/7-379/380), fournissant (au prêtre Vincent) la version latine d'autres homélies, et s'initiant quelque peu à la philosophie grecque. C'est au bout de son séjour à Constantinople (379/380 - été 382) — où il fut l'auditeur attentif et discret de Grégoire de Nazianze — que le Stridonien fut à même de lire couramment le grec (traduction d'Eus., *Chron.*) et, sans doute, de le parler correctement.